

Français. La Bruyère, Pascal, Châteaubriand, Victor Hugo, Flaubert et jusqu'aux plus récents écrivains, et jusqu'aux poètes contemporains, tout cela semblerait d'un coup reculé dans le passé, bon pour les « dilettantes », archaïque, vieillot, inutile !... La nation se sentirait désormais étrangère à sa tradition littéraire, à la partie la plus noble d'elle-même ! Les écoliers se trouveraient tout à coup sans modèles de beauté qui leur formassent à peu près le goût et dans lesquels ils pussent avoir confiance. Ne se méfie-t-on pas toujours des écritures difficiles, des langues mortes ? »

Pourquoi ce résultat, se demande M. Boissy ? Parce que la réforme proposée n'est pas comme celle de jadis, dont on se réclame (1680-1740-1835), une consécration d'usages publics. C'est une méthode déterminée, parée du qualificatif redoutable de scientifique, qui entreprend une *dislocation systématique* de notre langue. Elle fait appel à la raison. Or la raison est, en matière d'évolution linguistique, l'arbitraire pur. Ici se dresse l'objection majeure qui empêchera tout ministre républicain d'ordonner la réforme de l'orthographe :

*« Une langue est un organisme vivant et naturel, dont les lois sont et resteront toujours, en leur totalité, hors de l'observation et de la direction humaines, sujettes à de spontanées et inexplicables transformations. La fantaisie, nom dont on nomme les lois inconnues, y est la loi. Le seul moyen de reconnaître cette loi étrange est de subir l'usage. »*

Ici, M. Boissy affirme que tout systématisme savant est une tyrannie. « Il n'est pas possible que, de nos jours, on impose à cette création collective, la langue, la tyrannie de quelques individualités, fût-ce celles des très savants MM. Paul Meyer et Ferdinand Brunot, sous forme orthographique. Leur science aujourd'hui peut être erreur demain. »

L'écrivain de la revue rappelle ensuite fort spirituellement qu'on soigne, on soutient un organisme naturel, on facilite ses fonctions, mais on ne le modifie pas, on ne lui retire ni le lui ajoute rien sans un sacrilège aventureux envers la Nature. D'autant moins lorsqu'aucune nécessité vitale ne réclame cet artificieux bouleversement.

Puis M. Boissy pose aux gouvernants de notre ancienne mère-patrie cette question sarcastique :

« Qu'est-ce que cette envahisseuse manie, qui s'empare de nos ministres, d'interdire ici, d'autoriser là, enfin de tout diriger, d'ordonner à tout selon de ridicules et prétentieuses pétitions d'autorité ? Cependant la France les a délégués tout au plus pour utiliser, développer et protéger ses forces vives, non pas pour leur commander (1). »

(1) Ce point de vue a été fort spirituellement développé dans une jeune revue, *la Nouvelle Athènes*, par M. Louis Mandin, d'où j'extrais entre autres ces lignes : « Donc nous l'avons échappé belle. M. Briand a failli réformer l'orthographe. On voit bien que nous ne sommes plus au temps où le roi n'avait, comme tout le monde, que sa place au parterre. A cette époque les choses de l'esprit et ce qui s'y rattache